

CHAPITRE VIII

L'ASSASSINAT DU PONT DE MONTVERT. LA DERNIÈRE BATAILLE.

Mais vient la nuit... la nuit d'été.
Tu m'as dit : « Pars!... » Je suis resté.
(CATULLE MENDÈS.)

L'archiprêtre du Chayla était dans la montagne. Il se trouvait du côté du Pont-de-Montvert et se dirigeait sur Vébron; M. de Mival, colonel d'un régiment de milice bourgeoise levé à la nouvelle des la révolte des paysans cévenols, le suivait avec six cents hommes.

Le terrible inspecteur des missions du Gévaudan exerçait sur son parcours d'effrayantes représailles. Il faisait fendre des poutres avec des coins de fer, et forçait les hérétiques de mettre leurs doigts dans ces fentes, dont il faisait retirer les coins. C'était ce que l'on appelait *les ceps de l'abbé du Chayla*¹.

Les Camisards, surexcités par ces récits, avaient juré de tirer vengeance du féroce archiprêtre, et, pour l'aller joindre, ils marchèrent toute la journée.

1. Extrait de *la France illustrée*, de V.-A. Malte-Brün, t. III.

A la nuit, leur troupe arriva près du *Bougès*, une des plus hautes montagnes de la Lozère, dont le sommet couvert de bois de hêtres en a pris le nom d'*Altefage* (hêtre élevé).

Certains campèrent dans la forêt; d'autres suivirent les gorges jusqu'au Pont-de-Mont-vert, où ils virent l'abbé du Chayla sans escorte s'enfermer dans le château qui l'avoisine.

*
* *

Dans la forêt de l'Altefage, Roberte suppliait le cornette baron de Lucel, qui l'avait suivie, de s'enfuir à la hâte.

« Vous m'avez donné assez de preuves de votre amour, mon chevalier, disait-elle à son fiancé. Partez, laissez-moi. La nuit est propice pour assurer votre fuite, et demain peut-être il sera trop tard.

Mais de Lucel répondait :

« Non... je ne m'en irai pas seul.

— Partez, insistait la jeune fille.

— Non, disait encore l'officier; si vous restez, je reste.

— Mais nous sommes ici environnés de périls, mon chevalier!

— C'est mon bonheur de les partager avec vous.

— J'ai le pressentiment qu'il va se passer quelque chose de terrible et d'affreux cette nuit.

— La nuit est belle, c'est une nuit d'été.

— J'ai peur que de main l'aurore ne se lève sur un

carnage, que la rivière du Lot ne soit teinte de sang, et que vous ne soyez irrémédiablement compromis.

— Les nuages qu'irise la lune qui est sur nous sont aussi de couleur pourpre. Pourquoi, mon aimée, tant de larmes? n'avez crainte pour moi.

— J'ai peur!

— Alors souffrez que je reste près de vous.

— Ah! dit lentement Roberte en frissonnant, je n'ai pas peur pour moi,... j'ai peur pour vous! »

Puis, d'un mouvement fébrile, elle se leva et marcha à travers le camp, gagnant la lisière de la forêt.

De Lucel, inquiet, la suivit, et comme il arrivait près d'une pente, il vit tout à coup l'horizon rouge.

« Ah! trop tard! » dit Roberte en lui désignant d'énormes lueurs et des panaches de fumée à travers lesquels on distinguait nettement les tours du château féodal de l'abbé du Chayla.

Les Camisards venaient d'y mettre le feu. Postés tout autour du château qu'ils avaient cerné, ils massacraient tous ceux qui tentaient d'en sortir et les rejetaient dans le brasier qu'ils avaient allumé. Ce fut un horrible massacre.

Au moment où les toits de la demeure en flammes s'effondraient, l'abbé du Chayla se jeta par une fenêtre, mais en tombant il se cassa la jambe.

C'est en vain qu'avec l'énergie dont il était doué, il réussit à se traîner dans une haie vive qui servait de clôture à un jardin.

Il y fut bientôt découvert.

« — Allons garrotter ce persécuteur des enfants de « Dieu! » s'écrièrent les assaillants; et, craignant pour

sa vie, le malheureux abbé vient se jeter aux pieds de leur chef; en vain celui-ci voulut-il le sauver : plusieurs de sa troupe reprochèrent à l'abbé toutes ses violences, ajoutant qu'il était temps de les expier.

« — Hé! mes amis, leur criait le pauvre abbé, si « je me suis damné, en voulez-vous faire de même? »

« A ces mots, il fut frappé.

« — Voilà pour ce que tu as fait souffrir à mon « père, lui dit l'un.

« — Voilà pour avoir fait condamner mon frère aux « galères, » ajouta un autre.

« On dit qu'il reçut cent cinquante-deux blessures. Il expirait au moment où l'on venait à son secours¹. »

*
*
*

M. de Mival et ses six cents hommes de la milice bourgeoise arrivèrent trop tard au secours de l'abbé du Chayla.

On s'imagine facilement quelle fut la colère du colonel quand il apprit ce qui venait de se passer et qu'il n'avait pu empêcher.

Comme il faisait nuit, il renonça sagement à se lancer dans une poursuite nocturne contre les Camisards, mais il se jura cependant d'avoir raison des *mutins*, et prit toutes les précautions nécessaires pour les retrouver le matin à l'aube.

Il savait d'ailleurs que la petite troupe des protes-

1. Extrait de la *Géographie* de Malte-Brun.

tants, fatiguée par les marches de la veille, et d'autre part encombrée de gens peu valides, ne pouvait aller bien loin.

M. de Mival avait raisonné juste. Le lendemain matin, en effet, après une marche de deux heures, il réussit à joindre les Camisards du côté d'Alais. Lancer alors toutes ses forces contre eux, il réussit à culbuter leurs premières lignes, et la bataille commença.

Sur les ordres du comte de Bralles, les Camisards et leur suite s'étaient formés en deux triangles dont les bases se touchaient et avaient ainsi formé un losange.

M. de Mival voulait les envelopper tous, mais il ne put réussir qu'à enserrer le triangle inférieur; l'autre lui échappa.

« Prenons toujours ceux que nous avons, » dit-il.

Et il fit resserrer l'étau qu'il avait formé.

La bataille commencée se poursuivit acharnée; la fortune se rangea finalement du côté des miliciens de M. de Mival, malgré la vaillance des troupes au milieu desquelles se trouvaient M. de Bralles, Lucel et Roberte.

Bouscamous, qui se trouvait avec Jean Cavalier dans le premier triangle, réussit seul à passer indemne entre les branches de l'étau de M. de Mival.

*
*
*

Lorsque le bon géant se vit séparé de ceux auxquels il avait voué sa vie, il eut un instant d'épouvante;

mais, ayant repris ses sens, il n'eut plus qu'une idée, les rejoindre. Il oublia le bataillon qui lui avait été confié, et courut vers ceux dont il était séparé. Après avoir essuyé plusieurs coups de feu, qui par bonheur ne l'atteignirent pas, il comprit qu'il était impossible de franchir la ligne des miliciens.

Alors il remonta vers le nord; mais les soldats de M. de Mival s'étendaient, étaient partout. Bientôt même, découvert et poursuivi, il ne dut son salut qu'à un hasard providentiel. Il tomba accidentellement dans une crevasse qui le fit subitement disparaître à tous les yeux. Ses ennemis avaient autre chose à faire qu'à s'inquiéter de son unique personne. Ne le voyant plus, ils arrêtaient leur poursuite, et notre géant sauvé se trouva tout moulu au fond du précipice où il était tombé.

Il ressentait quelques meurtrissures sans doute, mais il n'avait rien de cassé : c'était l'essentiel. Bouscamous en avait vu bien d'autres.

S'étant secoué et frotté, il ne chercha plus qu'à se guider dans son antre pour en sortir.

Après quelques recherches, il fut assez heureux pour trouver un couloir et l'enfiler, en homme habitué aux chausse-trapes et dédales de cet étonnant pays de Lozère, qui ressemble à une scène de théâtre où l'on joue des féeries.

Par bonheur, le couloir souterrain où se trouvait Bouscamous remontait, et, après un quart d'heure de marche, notre héros se trouva devant une muraille de rocs à ciel ouvert.

Il ignorait absolument où il se trouvait; mais, en

écoutant attentivement, il lui sembla que la Providence, favorable à ses desseins, l'avait conduit par un chemin sûr vers ses amis. Derrière la muraille il entendait des bruits de bataille, une fusillade crépitait.

« Ils sont là, dit Bouscamous. Merci, mon Dieu ! »

Le difficile était de franchir la muraille épaisse, de l'autre côté de laquelle on se battait. Dix mètres en largeur peut-être séparaient notre ami de l'endroit où les miliciens avaient acculé les Camisards à leur merci, mais il y avait aussi dix mètres en hauteur à franchir, et les rocs étaient à pic. A leur sommet, un hêtre immense, exécuté tout seul par hasard sur un lambeau de terre végétale, les couronnait comme d'un panache. Bouscamous ne se désespéra pas; il roula des pierres énormes près des rocs pour s'en faire un escalier.

Il lui fallait vraiment toute sa force étonnante pour mener à bien son travail.

Le géant luttait pour ainsi dire corps à corps avec les blocs de granit, qu'il montait les uns sur les autres dans ses bras avec des hants terribles et désespérés, car il avait peur d'arriver trop tard. Son entreprise était presque surhumaine; il ruisselait sang et eau.

Enfin il réussit et parvint à enserrer le tronc du hêtre qui couvrait la muraille escaladée.

Hélas! malgré toute l'activité de Bouscamous, le temps avait passé. Après une épouvantable fusillade, il y avait eu une fuite et une poursuite.

Déjà tout bruit de bataille avait cessé.

Monté sur le faite de l'arbre, Bouscamous n'aperçut plus au-dessous de lui qu'un effrayant spectacle.

Il n'y avait plus un seul Camisard debout; leurs nombreux cadavres jonchaient le sol.

Les miliciens victorieux venaient de se retirer, pour s'élançer à la poursuite de ceux de leurs ennemis qui leur avaient d'abord échappé.

Ils précipitèrent leur poursuite, mais peu importaient à Bouscamous Jean Cavalier et les autres.

Tout son désespoir venait de constater que ses efforts pour rejoindre à temps ceux qu'il aimait avaient été vains. Il se désolait d'être arrivé trop tard pour mourir avec eux.

Il descendit du haut de son arbre, et lentement, par instinct, sans savoir au juste ce qu'il allait faire, il glissa vers le charnier où s'entassaient ses amis morts.

Hélas!...

Les pieds de Bouscamous glissaient dans des flaques de sang, heurtaient des membres rigides, déjà froids.

Il erra quelque temps.

Enfin il retrouva le corps du comte de Bralles couché sur un monceau de cadavres. Il le souleva dans ses bras puissants et le mit à l'écart.

Tout à coup un rayon de soleil fit miroiter à ses yeux l'éclat d'un uniforme rouge et vert avec des boutons d'or. C'était celui dont était revêtu le cornette baron de Lucel, vraisemblablement frappé d'abord, tombé le premier avant le comte de Bralles, qui l'avait recouvert de son cadavre.

« Morts tous deux, dit Bouscamous; mais qu'est devenue M^{lle} Roberte qui était avec eux? »

En vain il explora le champ de bataille, il ne trouva pas la fée cévenole.

Ses recherches cependant ne furent pas absolument vaines; en errant de côté et d'autre, il ramassa à terre une chaînette où s'accrochaient des médailles saintes frappées au verso d'un R surmonté de la couronne de la maison de Bralles.

C'était un bijou religieux perdu par la jeune fille au moment où les soldats de M. de Mival l'avaient emmenée prisonnière, ligotée sur un cheval, car elle avait échappé à la mort miraculeusement, et les miliciens vainqueurs l'avait trouvée vivante près du cadavre de son oncle. Bouscamous eut l'intuition que sa jeune maîtresse avait été sauvée.

« Elle n'est pas morte! » prononça-t-il à demi-voix, puisqu'elle était là et qu'elle n'y est pas restée.

Il ramassa le bijou perdu, puis il revint vers l'endroit où il avait trouvé les cadavres de son maître et du cornette Lucel.

En les mettant l'un à côté de l'autre hors du charnier où ils étaient tombés, il lui sembla que le corps du second était encore chaud et avait les membres flexibles. Alors il se pencha fébrilement sur lui, dégrafa la casaque qui l'enserrait, déchira la chemise et porta la main à l'endroit du cœur.

Il ressentit des pulsations.

Le cornette baron de Lucel, grièvement blessé, vivait encore.

Bouscamous, plein d'émotion, courut mouiller des linges dans un ruisseau, puis il revint vers l'officier, pansa ses blessures et le ranima.

Ce fut une joie lorsqu'il l'entendit prononcer ce mot :

« Roberte?

la révolte des Camisards, à la tête desquels elle s'est mise, ma chère, pour combattre les soldats du Roi.

— Mais c'est une bien vilaine hérétique qu'il faudrait brûler, dit M^{me} de Montchevreuil.

— Une sorcière! ajouta M^{me} d'Hendicourt.

— Non, elle est très chrétienne, m'a dit M^{me} de Maintenon, qui s'est attachée à elle, car le discernement de la marquise est merveilleux.

— Nous serons heureux de l'applaudir ce soir, s'empressèrent de dire MM. de Joyeuse et de Tourville.

— Vous verrez, vous verrez, messieurs. Sa vue est impressionnante, sa beauté est merveilleuse, mais sévère au possible. La marquise dit qu'elle est douce, mais triste... triste! car elle a éprouvé de grands deuils. C'est pour qu'elle puisse demander une grande grâce au Roi que M^{me} de Maintenon la fait paraître aujourd'hui dans la pièce de M. Racine. Son oncle, qui lui servait de père, est mort; son fiancé, officier des dragons de Noailles, qui avait déserté pour la suivre parmi les paysans révoltés, est on ne sait où, banni de France comme rebelle. Elle est sans famille autre que celle du marquis d'Alconcestro. Depuis six mois qu'elle est à Saint-Cyr, douce, résignée, cachée à tous, elle ne faisait que pleurer et demandait à prendre le voile lorsque... »

M^{me} d'O en était là de son récit lorsque tout à coup, au fond de la galerie, apparut M. de Brissac, major des gardes du corps, qui faisait sonner sa canne sur le sol, pour annoncer le passage du Roi.

En grand brouhaha, les courtisans se précipitèrent et formèrent la haie pour laisser passer le cortège.

Des cheveu-légers habillés de rouge et suivis d'une compagnie de mousquetaires gris et de mousquetaires noirs défilèrent, précédant le monarque.

Louis XIV, vêtu d'un costume très simple de couleur amarante, avec rabat de dentelles, et la poitrine barrée du grand cordon de l'ordre du Saint-Esprit dont la croix lui battait les hanches, s'avança en saluant les dames.

Il marchait lentement, écoutant tous ceux qui s'avançaient pour lui parler, car, « allant et revenant de la messe, chacun lui parlait qui voulait, après l'avoir dit au capitaine des gardes ».

Des gardes-françaises et des gardes suisses fermaient la marche.

« Alors, à tantôt la suite du roman de la fée cévenole, dit M^{me} d'Hendicourt à M^{me} d'O, près de laquelle elle se trouvait, pendant que la grande de Montchevreuil se précipitait vers la chapelle pour s'y montrer au Roi avec son gros livre d'heures à la main.

— Soit, dit la gracieuse M^{me} d'O avec un sourire.

— Ma chère, répliqua malignement M^{me} d'Hendicourt, dans la bousculade je viens de retrouver mon mari, qui était au grand lever du Roi. Vous étiez bien renseignée, nous aurons cette après-midi la comédie chez M^{me} de Maintenon, m'a-t-il dit. Après l'office, chez moi, voulez-vous? Pendant le conseil des ministres, vous me terminerez votre récit, et ce soir nous en verrons sans doute le dénouement.

— Peut-être!

— A ce soir!

CHAPITRE II

ESTHER

C'était une grande faveur d'être admis dans les appartements de M^{me} de Maintenon à une représentation d'*Esther* par les demoiselles de Saint-Cyr.

« Les courtisans demandaient *Esther* comme ils demandaient *Marly*...

« Le Roi faisait une liste comme pour les voyages de Marly. Il entra le premier et se portait à la porte, tenant la feuille d'une main, et de l'autre levant sa canne comme pour former une barrière. Il y restait jusqu'à ce que tous ceux qui étaient inscrits fussent entrés.

« Ainsi, c'était le monarque lui-même qui présidait à ces assemblées et qui en faisait les honneurs. Toujours plein d'égards et de politesse pour les dames, il s'occupait du soin de les faire placer, et maintenait l'ordre partout par le respect qu'inspirait sa présence; lui-même allait recueillir les opinions et les suffrages et ne dissimulait point son estime pour l'auteur. Ces